

Lann Braz tournait comme un lion en cage. Le vieux pêcheur était enfermé depuis quatre jours dans la prison du fort Saint-Michel, dissimulée sous la lande de l'île du bout du monde. On avait retrouvé sa fourche à trois dents enfoncée dans la gorge du « bon docteur ». Une violente tempête déferlait sous son crâne et l'empêchait de faire jaillir les mots qui l'aideraient à prouver son innocence.

Le capitaine Martel était venu l'arrêter aux premières lueurs du jour, alors qu'il s'apprêtait à partir relever ses casiers à homards, mouillés à la pointe de Pern. Le colosse avait entendu la voix caverneuse de l'officier d'infanterie de marine lui intimer l'ordre de sortir de sa misérable bicoque, battue par les vents. Le vieux Ouessant à la longue chevelure argentée avait dû lever les bras en l'air sous la menace des baïonnettes des marsouins<sup>1</sup> qui l'entouraient, emmitoufflés dans leurs capotes bleu nuit. Ses yeux gris délavé avaient été effarés de découvrir autant de visages hostiles, qui l'avaient mis en joue sans sourciller.

Les hommes de troupe l'avaient aussitôt menotté comme un vulgaire malfrat, lui qui avait combattu pour défendre l'Empire contre l'envahisseur prussien. Lann Braz avait fait partie de cette armée de Bretagne, qui avait tant souffert de la faim et de la soif, abandonnée de tous dans les marécages

---

1. Appellation triviale des militaires servant dans l'armée coloniale.

de Conlie. Il avait chargé avec six mille de ses frères d'armes<sup>1</sup> contre les casques à pointe des unités du général von Kraatz-Koschlau. Le fougueux Ouessantin et quelques vaillants camarades avaient miraculeusement survécu à cette effroyable boucherie. Quinze jours plus tard l'armistice, signé avec l'Allemagne coalisée, avait mis fin à la guerre.

De retour au pays, Lann Braz avait gardé des séquelles invisibles de cette terrible nuit. Le colosse, profondément traumatisé par les ténèbres, ne dormait pratiquement plus. Parfois, son corps se mettait à trembler sans qu'il puisse l'en empêcher et d'horribles céphalées le foudroyaient. Alors, le vieux pêcheur, fou de douleur, se précipitait sur la côte et longeait la falaise, cheveux au vent, en menaçant la tempête de ses gros poings vengeurs. Sa haute carcasse, cramponnée aux arêtes des promontoires rocheux, surplombait les abîmes et injurait la vie, qui le faisait tant souffrir. Le vieil homme lui hurlait ses colères et ses peurs. D'autres fois, Lann Braz se prosternait devant la mer d'Iroise et pleurait de rage face à l'océan déchaîné. Le colosse implorait le Seigneur de bien vouloir accueillir à ses côtés les âmes tourmentées des pauvres soldats bretons. Ses malheureux frères d'armes, qui avaient été déchiquetés par les pluies de balles, que les mitrailleuses prussiennes avaient crachées sur eux à un rythme effréné.

Toutes les nuits, malgré ses supplications, les râles d'agonie des blessés s'infiltraient sous son crâne et hantaient ses ténèbres jusqu'au lever du jour. Les morts le persécutaient et Lann Braz devenait fou.

Parfois, le « bon docteur » lui donnait des *louzous*<sup>2</sup> qui le soulageaient pour quelque temps. Le colosse aimait bien M. Péliissier et ne comprenait pas qu'on puisse l'accuser d'un

1. Nuit du 11 janvier 1871.

2. Médicaments.

crime qu'il n'avait pas commis. Lann Braz savait que l'homme avait été inquiété à plusieurs reprises par des militaires avinés. Le vieux pêcheur avait entendu cette « viande soûle » lui proférer des menaces et il ne faisait aucun doute que le coupable se cachait dans leurs rangs.

Lann Braz se souvenait que l'arrivée du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale<sup>1</sup> sur l'île l'avait laissé de marbre. Certains Ouessantins s'étaient enthousiasmés à la vue de cette jeunesse fraîchement débarquée sur leur terre, mais l'ancien soldat ne connaissait que trop bien la terrible arrogance des hommes de troupe. Il les avait observés, leurs poitrines gonflées, défiler fièrement devant les îliennes, aveuglées par le scintillement de leurs prunelles gourmandes. Le vieux pêcheur avait détecté la convoitise dans les regards emmêlés des hommes et des femmes, qui s'étaient croisés pour la première fois. Treize ans plus tard, les militaires étaient toujours là, cantonnés dans leurs forts et leurs baraquements, dispersés sur la lande. Seuls quelques officiers et leurs familles étaient encore logés chez des Ouessantins. Lann Braz avait fini par s'y habituer. Aujourd'hui, les troupes coloniales, qui manœuvraient sur l'île, faisaient intégralement partie de son paysage, tout comme les gueules menaçantes des huit canons de 95, soigneusement dissimulées sur la côte.

Aussitôt emprisonné, le vieux pêcheur avait demandé à rencontrer son ami d'enfance, Roger Malgorn. Le maire de la commune était un ancien bosco<sup>2</sup> de la marine marchande, qui parlait parfaitement le français. Lann Braz n'avait jamais voulu apprendre cette langue étrangère à son cœur, qu'il comprenait plus ou moins bien. Il n'y avait trouvé aucun

---

1. En octobre 1898.

2. Maître d'équipage sur un navire à voile. Grade supérieur à celui de quartier-maître.

intérêt car tous les Ouessantins s'exprimaient en breton et il n'allait jamais sur le continent.

Malgré les promesses que les gardes lui avaient faites, personne ne s'était déplacé pour venir le voir dans sa cellule et le vieux pêcheur, rongé par la solitude, commençait à désespérer. Lann Braz avait la sensation d'étouffer entre ces quatre murs, faiblement éclairés par un misérable rai de lumière, qui suintait d'un petit soupirail, creusé dans le granit. La modeste ouverture lui permettait à peine d'entrevoir sa paillasse, jetée à même le sol en terre battue de sa sombre caverne.

Le vieux Ouessantin ruminait de funestes pensées lorsque des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, qui longeait les portes de la prison.

Roger Malgorn avait bien du mal à croire à la culpabilité de Lann Braz.

Le maire savait que le vieux pêcheur avait des comportements bizarres mais il n'imaginait pas son ami enfonçant sa fourche dans la gorge du « bon docteur » aux premières lueurs du jour. Pour lui, seul un militaire aurait été capable de commettre un crime d'une telle atrocité.

Cela faisait plus de treize ans que l'élu supportait la présence envahissante du régiment d'Afrique sur ses terres. Dès les premières semaines, le petit homme à la barbe blanche proprement taillée s'était senti pris en otage par ces hommes de troupe, peu scrupuleux des croyances et des traditions insulaires. Sous la pression de l'armée, il avait délivré des autorisations à la pelle pour permettre l'ouverture des nombreux débits de boissons, qui assiégeaient dorénavant le bourg de Lampaul. Comme le lui avait expliqué le capitaine Martel, « ces lieux de vie permettaient aux hommes de boire et de décompresser, pour oublier la douloureuse absence de leurs familles ». Roger Malgorn avait fermé les yeux sur la venue régulière des filles de joie en provenance des bordels de Brest, comme sur les rendez-vous clandestins donnés par certaines Ouessantines en mal d'argent. Malgré quelques mariages illusoire, le maire ne doutait pas que le fossé entre

ces deux mondes était trop abyssal pour qu'ils s'unissent durablement.

Cette année, lorsque l'état-major lui avait annoncé le transfert de cent cinquante « disciplinaires » sur son île, l'ancien bosco avait protesté avec véhémence contre leur venue. Roger Malgorn avait combattu bec et ongles cette décision incompréhensible, prise par les plus hautes instances de la nation. Ces repris de justice, dont personne ne voulait, avaient fini par débarquer à Ouessant dans une indifférence quasi générale. Seuls quelques artistes et des hommes de lettres avaient soutenu son combat et s'étaient révoltés contre l'intrusion de cette gangrène sur les terres de la commune. L'arrivée<sup>1</sup> de ces individus, dépourvus de morale, fut aussitôt perçue comme une trahison par les Ouessantins, qui avaient offert leur sang sur toutes les mers du globe, pour défendre leur pays.

L'ancien maître d'équipage réfléchissait, confortablement installé derrière le bureau, qui trônait au centre de la salle d'interrogatoire de la prison. Soudain, un raclement caractéristique de sabots qu'on traînait sur le sol le sortit de ses pensées. Quelques instants plus tard, la lourde porte en bois s'ouvrit, laissant apparaître dans son entrebâillement, la haute stature de Lann Braz. Le vieux pêcheur avait le dos légèrement voûté et ses longs bras entravés pendaient maladroitement sur le haut de ses cuisses. En voyant son ami arriver, Roger Malgorn se leva et vint le saluer.

— *Mont a ra Lann !* Bonjour Lann !

— *Gast Roger ! Pell out bet araog don da welet ac'hanoun !*  
Bonjour Roger ! Tu en as mis du temps, pour venir me voir !

— *Ne meus ket bet an aotre da zont aman araog. An inspectour deus Brest ben ar fin e neus sinet an aotre.*

---

1. En 1911

*Ranket meus poigna evit se ; great vez mad war da zro ?*  
Le capitaine Martel refusait que je te rende visite tant que l'inspecteur de Brest ne t'avait pas interrogé. Mais, à force d'insister, il a fini par me signer une autorisation. Est-ce qu'on te traite bien, Lann ?

— *Mervel a rin barz an toul razed man !* Fais-moi sortir d'ici Roger ! Je vais crever dans ce trou à rats !

— *An aotou mear enez Eussa ne gell ober netra war e zouar... gouzout a rez. An dud aman a zo trubulliet gant maro ar medisin Pélissier. Komz a reont.* Tu sais bien que le maire d'Ouessant n'a plus aucun pouvoir sur son propre territoire, Lann. De plus, l'assassinat du Dr Pélissier est vécu comme un traumatisme par la population et les gens parlent.

— *Petra e lavaront ?* Ils parlent pour dire quoi, au juste ?

— *Forz petra ! Harpet out gant darn brassa... Ne kredan ket e viche te ar lazher.* Tu sais bien Lann, tout et n'importe quoi ! Mais la plupart te soutiennent et ne croient pas en ta culpabilité.

— *Hag a re hall ?* Et les autres ?

— *Losk anezo ! Lavar din petra zo tremenet.* Ceux-là ne comptent pas, Lann ! Raconte-moi ce qu'il s'est passé.

— *Nouzoun ket... a soudardet a zo enemgavet... Staget oun bet. Tamellet din a lazh. Krouget e vin.* Je n'en sais rien ! Les marsouins ont débarqué l'autre matin et ces chiens m'ont menotté en disant que j'avais tué M. Pélissier et que j'allais être guillotiné !

— *Gouzout a ran. Da voc'h a zo bet kavet plantet en e gouzoug. Piou e niche laeret anezi ?* Je sais Lann ! Mais comment expliques-tu que ta fourche se soit retrouvée enfoncée dans sa gorge ? Qui aurait pu te la voler ?

— *Gast ne ket me !! Forz piou a helle paka anezi ; Harpet e oa deuz voger an ti e kichen an nor !* Je n'en sais fichtre rien

mais ce n'est pas moi qui l'ai tué !! N'importe qui pouvait me la prendre, elle était posée contre la façade, à l'entrée de la maison !

Roger Malgorn était persuadé que Lann Braz disait la vérité. Plusieurs fois, il avait entraperçu cette fourche, dressée contre le mur en pierre, à proximité des amoncellements de cordages, de bouées et de casiers que le vieux pêcheur entassait négligemment devant chez lui. Mais il savait également que la justice des hommes était expéditive et que l'enquêteur suivrait le fil d'Ariane, fourni par l'arme du crime, qui le mènerait tout droit à son propriétaire. Roger Malgorn ignorait comment rassurer son ami.

— *An inspectour enemgavo e Stiff war dro kreizteiz.*  
L'inspecteur doit débarquer au Stiff<sup>1</sup> vers midi.

— *Piou ?* Quel inspecteur ?

— *Den ebet ananvez anezan... Ronan Ségalen deuz Brest.*  
On ne le connaît pas. Un dénommé Ronan Ségalen qui vient de Brest.

À peine eut-il terminé sa phrase que la porte de la pièce s'ouvrit d'un seul trait, laissant apparaître un garde à la mine renfrognée qui lui intima l'ordre de quitter les lieux.

— *Dalc'fizian. Tennet e vi deuz an toul se !* Fais-moi confiance Lann ! On va te sortir de là !

Le vieux pêcheur regarda son ami s'éclipser dans le couloir. Il avait une profonde envie d'étrangler ce foutu marsouin, qui le toisait d'un air arrogant.

---

1. Le phare du Stiff fut allumé pour la première fois en 1702.

Ronan Ségalen n'était pas fâché de retrouver la terre ferme.

La traversée depuis le port du Conquet s'était bien passée, mais le jeune homme se sentait plus à son aise sur le plancher des vaches. Il avait navigué, assis durant trois heures, au beau milieu des sacs de courrier, des matériaux de construction et des montagnes de colis, que les matelots avaient soigneusement arrimés sur le pont de la *Louise*. Sans parler des beuglements incessants des deux veaux, qui l'avaient accompagné durant tout le voyage. Le vilain tangage, provoqué par la houle longue de la mer d'Iroise, avait sans nul doute effrayé les pauvres bêtes, qui étaient solidement amarrées à l'avant du navire. Le jeune inspecteur avait observé avec amusement le manège de la vingtaine de permissionnaires, qui avait parlé fort en lorgnant les quatre Ouessantines, qui étaient restées immobiles sur leur banc en bois, riveté au cœur du petit vapeur.

Ronan Ségalen avait été le premier à descendre de la chaloupe, qui venait d'accoster contre le quai du Stiff. Le débarquement se déroulait sous le regard curieux d'une foule guillerette, qui supervisait les manœuvres d'abordage dans un brouhaha bon enfant, ponctué par de grands éclats de rire. L'arrivée de la *Louise* était toujours synonyme de nouvelles fraîches en provenance du continent et, plus rarement,

du retour tant espéré d'un père, d'un frère ou encore d'un mari. Les matelots dirigeaient leur canot avec une grande dextérité et répondaient en rigolant aux dizaines de femmes, qui babillaient en breton et les interpellaient sans arrêt en leur faisant des grands signes de la main. La plupart de ces hommes étaient des insulaires, employés par la Compagnie des vapeurs brestois, qui appartenait au conseiller général de l'île, Charles Chevillotte.

— Bonjour inspecteur !

Le jeune Brestois fut surpris d'être interpellé de la sorte. En se retournant, il découvrit la silhouette élancée d'une belle insulaire, qui lui souriait. Les grands yeux anthracite de la jeune femme aux pommettes légèrement saillantes le dévisageaient avec une profonde gentillesse. Son épaisse chevelure châtain foncé était lissée de chaque côté de ses oreilles et ondulait à la base de son cou. Une lumineuse coiffe blanche, repliée sur l'arrière de la nuque, encadrait les lignes délicates de son adorable visage. Deux rubans de taffetas bleu nuit, noués sous son menton, maintenaient en place le bonnet de dentelle.

Comme Ronan Ségalen ne lui répondait pas, la jeune femme, qui portait la tenue traditionnelle des Ouessantines, tout en nuances de noir, enchaîna :

— Je suis Louise Morin. Vous avez réservé une chambre à la pension de Parluc'hen !

Le jeune Brestois s'approcha de son interlocutrice, qui avait la peau brunie par les rayons du soleil, et déclara d'un air étonné :

— Bonjour ! Je suis surpris que vous m'ayez reconnu.

— Toute l'île savait qu'un inspecteur en provenance de Brest allait arriver aujourd'hui et vous êtes le seul homme sans uniforme à être débarqué du vapeur ! Comme vous pouvez le

constater, je n'ai pas eu à forcer mes talents d'enquêtrice pour vous repérer !

La belle Ouessantine éclata aussitôt d'un rire franc, qui charma au plus haut point Ronan Ségalen. Compte tenu des circonstances dramatiques de sa venue sur l'île, le jeune Brestois ne s'attendait vraiment pas à être accueilli d'une façon aussi chaleureuse et spontanée. Le teint hâlé de Louise faisait ressortir l'éclatante blancheur de ses dents. D'un simple regard, elle lui fit comprendre qu'ils devaient suivre la foule des badauds qui cheminait sur la grand-route. Le jeune homme avait lu, dans les prospectus distribués au Conquet, qu'il leur faudrait une bonne heure de marche pour atteindre le bourg. Il passa son manteau imperméable par-dessus son épaule et empoigna son sac de voyage en souriant. Les rayons du soleil leur réchauffaient la peau et ils suivirent tranquillement la bruyante cohorte des voyageurs, qui se dirigeait pas à pas vers le cœur de l'île. Les claquements secs des sabots sur la pierre se mêlaient aux crissements des moyeux de charrettes à bras, pour créer une étonnante cacophonie, qui les accompagna durant les premiers mètres de leur longue marche vers Lampaul.

La jeune fille détailla du coin de l'œil la tenue de l'inspecteur, qui portait un élégant complet sombre et des chaussures en cuir marron. Un gilet gris foncé, à fines rayures dorées, mettait en valeur le blanc immaculé de sa chemise. Seule une cravate bleu ciel, assortie à la couleur de ses yeux et pigmentée de gros pois jaunes, venait apporter une note de fantaisie à son allure un peu stricte. Un chapeau melon en feutre noir accentuait son air trop sérieux au goût de Louise, qui aimait peu les convenances.

— Vous habitez Brest à ce qu'on dit.

Encore une fois, Ronan Ségalen fut surpris par l'aplomb de la jeune femme qui marchait à ses côtés. Il préféra ne pas répondre directement et opter pour une forme de dérision.

— Et vous, Ouessant, d'après mes informations !

Louise rit de bon cœur et observa le jeune homme au visage anguleux qu'elle trouvait distingué avec ses fines moustaches blondes qui s'étiraient sous son nez pointu.

— Êtes-vous venu en voiture à cheval jusqu'au Conquet ?

— L'omnibus *L'Hirondelle* n'assure plus cette liaison depuis déjà trois ans, Louise... J'ai pris le tramway à Brest et j'ai mis une heure pour arriver à bon port !

— Vous pensez rester combien de temps ici ?

— Je ne sais pas exactement. Le temps que durera l'enquête, je suppose.

Ronan Ségalen réfléchissait en même temps qu'il marchait. Sa hiérarchie lui avait communiqué un dossier qui relatait les détails du crime sordide qu'il devait élucider. On lui avait signalé qu'un suspect avait été appréhendé et que l'homme était enfermé dans la prison du fort Saint-Michel. Enfin, il savait que de nombreux interrogatoires avaient été menés par le garde champêtre et le juge de paix, qui attendaient son arrivée avec une certaine impatience. Il décida de profiter de la présence de Louise pour en apprendre davantage sur la configuration de l'île.

— Sommes-nous loin du fort Saint-Michel ?

— Non, pas du tout ! Nous allons l'apercevoir dans quelques minutes. Vous ne pourrez pas le manquer compte tenu du nombre impressionnant de marsouins qui gravitent autour de la bâtisse. Je crois savoir que Lann Braz y est enfermé !

— C'est exact Louise, et je compte venir l'interroger rapidement.

— *Komz a rez brezonnec ?* Parlez-vous breton ?

— Pardon ?

— Je vous demandais si vous parliez le breton, car Lann Braz ne s'exprime que dans cette langue et ne comprend pas le français !

— Je reconnais parfois quelques mots lorsque mes interlocuteurs parlent lentement, mais je ne puis converser en breton.

— Alors, il vous faudra un traducteur pour mener à bien votre interrogatoire ! Ou une traductrice...

Ronan Ségalen sourit en entendant la dernière phrase de Louise, qui rayonnait littéralement à ses côtés. Il en profita pour essayer d'en apprendre un peu plus sur elle.

— Que faites-vous dans la vie, Louise ?

Ce fut au tour de la jeune Ouessantine de sourire.

— Je suis institutrice, monsieur l'inspecteur !

— Vous enseignez sur l'île ?

— Non, je viens juste de terminer mes études à l'école normale de Quimper. Je suis venue aider ma mère à gérer la pension pendant la saison touristique. Madenn a été très fatiguée l'hiver dernier et je préférais l'épauler cet été, avant d'accepter un poste sur le continent.

Ronan Ségalen ne cacha pas son admiration.

— Votre mère doit être très fière de vous !

— Vous savez, depuis qu'elle a pris sa retraite, Madenn a été obligée d'ouvrir la pension de Parluc'hen pour compléter ses maigres revenus. Elle était la première sage-femme non religieuse à exercer sur l'île ! Mon père, qui était marin dans le commerce, a disparu en mer quand j'avais à peine trois ans. Madenn m'a élevée seule avec mes deux grands frères. Alors, c'est surtout moi qui suis extrêmement fière d'elle, vous comprenez !

Ronan Ségalen n'en revenait pas. En quelques minutes de conversation, il venait d'entendre l'histoire d'une vie qui devait ressembler à tant d'autres sur cette île, essentiellement peuplée de femmes seules. Dernièrement, il avait lu un article dans *L'Ouest-Éclair*, dans lequel le journaliste décrivait, avec les mêmes mots, la rudesse de ce monde insulaire, hanté par ses trop nombreux drames en mer.

Ils rencontrèrent une patrouille du régiment d'infanterie coloniale, fusil en bandoulière, qui se dirigeait vers la pointe de Cadoran. La vue de ces marsouins leur annonça la proximité du fort Saint-Michel. Ronan Ségalen trouva que l'imposante construction de granit, en partie camouflée sous la lande, troublait le charme des lieux, qui invitaient plutôt à la flânerie. Les deux jeunes gens longèrent l'austère édifice, placé sous bonne garde, et continuèrent leur chemin en direction de Lampaul. Ils croisèrent des petits hameaux que l'institutrice nommait villages au grand étonnement du jeune inspecteur, qui lui faisait remarquer que certains d'entre eux étaient parfois composés de deux maisons mitoyennes, isolées dans le creux d'un vallon. Mais Louise n'en démordait pas et affirmait que chaque Ouessantien venait d'un village, quel que fût le nombre de ses habitants. Elle lui expliqua comment le ruisseau Prat Meur divisait l'île en deux et quelles différences existaient entre les Ouessantins du Nord et ceux du Sud. Le jeune Brestois avait bien du mal à comprendre les subtiles nuances que Louise tentait en vain de lui faire entendre. Pour lui, toutes les femmes en robe noire et tous les hommes en vareuse bleu marine qu'ils croisaient se ressemblaient. Ces gens traînaient leurs sabots de bois sur les chemins caillouteux avec la même lassitude. Sur l'île, la pauvreté ne se cachait pas et Ronan Ségalen pouvait l'apercevoir partout où son regard se posait.

De minuscules moulins, éparpillés sur la lande, piquèrent la curiosité du jeune homme qui demanda à Louise de s'en approcher. La plupart d'entre eux étaient fortement dégradés et paraissaient abandonnés depuis plusieurs années. Leurs ailes désentoilées lui firent aussitôt penser à des insectes géants, qui attendaient désespérément une puissante bourrasque, pour prendre leur envol. Les cabines noirâtres des « broyeur de graines » culminaient à cinq mètres de hauteur et étaient astucieusement posées sur des piédestaux sphériques, bâtis en pierres sèches. Après avoir observé le rouage des petites constructions, Ronan Ségalen trouva leur système de fonctionnement très ingénieux. Lorsque les meuniers voulaient cesser leur travail, il leur suffisait de faire tourner leurs précieuses machines sur elles-mêmes en déplaçant la grosse perche en bois, fixée à l'arrière des cabines. Cette manœuvre leur permettait de sortir rapidement les ailes de l'aire du vent.

Une fois parvenu à proximité de ces gigantesques libellules, assoupies sur leurs socles de granit, le jeune homme se rendit compte que les bêtes chancelantes étaient essentiellement constituées de bric et de broc. Il se fit la réflexion que ces petits moulins chandeliers, fabriqués en bois d'épave, ne devaient pas moudre énormément d'orge dans la journée. Louise lui confirma son ressenti et lui expliqua que la petite taille des meules, logées dans leurs entrailles, permettait tout juste de produire deux sacs de farine par jour. L'institutrice lui apprit également que l'île avait compté jusqu'à soixante moulins familiaux mais que de nombreux insulaires avaient fini par les délaisser pour acheter de la farine de froment dans l'une des trois boulangeries de l'île. Madenn, quant à elle, faisait partie des irréductibles utilisatrices de ce qu'elle appelait ses « ailes

de la liberté ». L'ancienne sage-femme partageait son petit « broyeur de graines » avec les villageois de Parluç'hen, qui l'aidaient à son entretien. Les bonnes années, quand la moisson d'orge était vraiment très abondante, la vieille Ouessantine acceptait à contrecœur de faire égruger son surplus de récolte par l'un des deux grands moulins encore en fonctionnement sur l'île.